A PROPOS

DE

QUELQUES COMÉDIENS D'AUJOURD'HUI.

LETTRE A M. LE DIRECTEUR DE LA *Revue du Lyonnais*.

Je ne sais, Monsieur, si mieux que moi vous vous rappelez les éloquentes paroles de ce philosophe de l'antiquité qui reprochait au peuple romain de préférer, aux tragédies de Senèque et aux comédies de Plaute, les jeux sanglants du cirque et les combats de gladiateurs.

Quoique qu'il en soit, du reste, de ces paroles que ma mémoire n'a pas su conserver, il m'a toujours paru à moi que l'avertissement qu'elles renferment, pouvait être adressé aussi, et avec autant de raison, à la foule qui remplit nos théâtres. Nous n'avons pas, il est vrai, comme le peuple roi, les lions d'Afrique qui déchirent les saints vieillards, et les vierges chrétiennes, sous les yeux de cent mille spectateurs, ni les duels sans merci du Mirmillon et du Rétiaire ; nous avons bien autre chose que cela, nous avons, au milieu de nous, des hommes faits comme nous, vêtus comme nous, dont rien au premier abord n'établit la différence avec les autres hommes, et qui se lèvent tous les matins avec cette idée accablante, qu'ils ont accepté pour chaque soir de leur vie l'obligation de faire rire la multitude. Ces hommes-là n'ont pas d'autre rôle à remplir dans la société ; qu'ils aient des cheveux blancs, que leur père soit mort le jour même, qu'ils aient conduit le matin leur jeune fiancée à l'autel, peu importe, leur devoir de chaque jour les appelle à

l'heure fatale et s'ils ne sont pas à leur poste, ils sont en faute, ils ont mérité la punition qui ne leur manque jamais, et chose plus triste encore à penser, le public qui paie pour les voir et pour les entendre est dans son droit lorsqu'il les punit, car il est leur maître, car ils sont ses serviteurs et presque ses esclaves. Ne pensez-vous pas alors et comme moi, Monsieur, que l'existence de ces bouffons du peuple, qui a aujourd'hui les siens comme jadis les rois avaient les leurs, a un côté douloureux et pitoyable, et que pour tout homme qui réfléchit un peu et va au fond des choses, il y dans les lazzis de plus d'un comédien célèbre beaucoup de désenchantement et d'amertume. L'acteur tragique, s'il est soumis aux mêmes exigences, a du moins sur l'autre cet immense avantage d'inspirer la compassion et quelquefois même la terreur à l'aide de ses malheurs factices et des crimes dont il est chargé par le poète. Quand on fait couler des larmes ou qu'on donne le frisson à une salle entière, qu'on tient tout un auditoire suspendu à ses lèvres, attentif au moindre geste, et palpitant sous l'émotion dont on l'accable, le ridicule ne saurait vous atteindre, car on est le souverain et le dominateur des autres hommes, car on est pour un moment presque l'égal de Dieu même. Ce qui est vrai pour le tragédien l'est aussi pour le chanteur, ce roi de la scène moderne, qui a détrôné le tragédien, et qui est demeuré seul, debout sur toutes les ruines qu'il a faites.

Mais quel autre sentiment qu'un sentiment pénible peut inspirer l'homme qui spécule sur un nez ridicule, un embonpoint difforme, un son de voix burlesque ou toute autre infirmité physique, et qui s'est imposé lui-même l'horrible tâche de distraire l'immense et calamiteuse faction des ennuyés. Etonnons-nous après cela parceque tous ces grands rieurs quand ils n'ont plus le soleil de la rampe, et leur horizon de toile mal peinte sous les yeux, soient pris au fond du cœur de cette tristesse lamentable qui pousse les Anglais au suicide. Voilà, comme je vous le disais au commencement, Monsieur, et comme l'a dit aussi, il y a bien des feuilletons, celui qui s'est tout naïvement appelé lui-même le prince des critiques, voilà quels sont nos belluaires à nous, voilà quels sont nos esclaves de la Gaule et de la Germanie, qui ne versent pas leur sang sous

nos yeux, mais que nous insultons sans remords de notre dédain, le jour où avec leur jeunesse enfuie, l'esprit et la verve leur ont manqué.

Ces réflexions assez peu gaies de leur nature et que le feuilleton ne fait pas d'ordinaire, je les faisais probablement tout seul en assistant il y a deux ou trois mois à l'une des représentations d'Arnal. C'est qu'en effet rien n'était navrant à voir comme ce vieux bonhomme en cheveux gris, que nous avons connu autrefois si alerte et si gai, si prompt à la réplique et au coq à l'âne, aujourd'hui essoufflé, perclus de rhumatismes, parcourir la scène d'un pied boiteux, et tout en se démenant comme un beau diable ne point arriver à faire rire les gens. Oui, Monsieur, et quoiqu'en puissent dire les feuilletons louangeurs que chaque semaine nous apporte de Paris, Arnal, le grand Arnal n'est plus, ce vétéran du rire a été vaincu cette fois et sous nos yeux par son jeune concurrent M. Levassor; lui qui a été si longtemps l'éditeur responsable de tant de stupidités adorables, n'est plus qu'un Dieu tombé, il ne lui reste plus maintenant qu'à se retirer à Versailles ou dans cette calme solitude de Fontainebleau qui a vu mourir Gonthier, et, comme le vieux Brunet, à s'y faire de doux loisirs en repassant ses rôles.

En revanche, M. Levassor a grandi de chez nous de tout le succès qui a manqué à son camarade du Vaudeville, chaque soir il a fait salle comble, et ce n'est pas sans quelques bonnes raisons qu'il en a été ainsi. M. Levassor qui n'était, il y trois ans et malgré sa réputation, qu'un farceur ingénieux et non point un comédien véritable, semble avoir voulu cette fois-ci s'élever au dessus des excentricités vulgaires qu'enfante le carnaval parisien. Sa galerie de personnages grotesques s'est augmentée de quelques bons portraits, l'anglais du *Poisson d'avril*, l'invalide nonagénaire du *Brelan de troupiers* et la *Mère Michel aux Italiens* sont à coup sûr des créations fort remarquables, M. Levassor en établissant, comme il l'a fait, ces trois figures si différentes de type, d'allure et de langage, a prouvé que sa verve comique ne se bornait pas exclusivement au domaine de la farce et du gros rire ; il peut, quand il le voudra, mettre le pied sur un terrain d'un plus difficile accès ; si Dieu lui prête vie et si les faiseurs de rôles le veulent bien,

M. Levassor sera peut-être quelque jour un comédien illustre, comme Potier le fut autrefois, comme Bouffé et Vernet le sont de notre temps.

Mon intention en vous adressant ces quelques lignes n'était pas, Monsieur, de vous répéter après tant d'autres ce qui a défrayé pendant ces six derniers mois le feuilleton de chaque journal quotidien, et cependant je m'aperçois, qu'il ne m'est pas trop possible d'aller plus avant, sans vous dire en passant un mot de Mlle Déjazet. Je ne sais pas si cette spirituelle actrice a jamais accepté de bien bonne grâce la comparaison qu'on a cru devoir faire d'elle à Frédérick Lemaître en la mettant au même niveau que ce grand artiste, le plus audacieux et le plus étrange, mais aussi, à coup sûr, le plus sublime comédien de cette époque. Quelque soit le sentiment caché de Mlle Déjazet sur un point aussi délicat, il est une chose bien certaine, c'est qu'elle est aujourd'hui en possession d'une popularité sans égale, en province comme à Paris. C'est aussi une chose merveilleuse de voir à quel point cette organisation, si frêle et si délicate en apparence, a su résister à l'action d'ordinaire si vainement combattue des années et aux fatigues de cette vie du théâtre qui a dévoré tant de jeunes talents. Le temps, il est vrai, n'a point modifié celui de Mlle Déjazet, il ne lui a rien donné d'intime et de profond, et plus que jamais ce talent si plein de jeunesse et de vivacité n'existe qu'à la surface, mais aussi le temps qui ne lui a pas apporté ce qui lui manquait, ne lui a rien enlevé non plus de ce qui faisait son charme, c'est toujours même entrain, même fraîcheur, même allure, même diable au corps. *Gentil-Bernard* n'est pas plus vieux d'une année que *Bonaparte à Brienne* ou *Voltaire en vacances.*

C'est toutefois une chose navrante et véritablement honteuse à dire, tandisque autour de cette misérable petite scène enfumée de la place des Célestins, au milieu de trois ou quatre décors ternis, Mlle Déjazet ameutait la foule sous le casque d'un petit dragon du théâtre des Variétés, Ligier, le dernier tragédien, le seul homme peut-être, qui sache dire et puisse dire à cette heure un alexandrin à côté de Mlle Rachel, Ligier, dans cet immense vide du Grand-Théâtre, déclamait de cette belle voix sonore que vous lui connaissez

les vers de Louis XI, à une cinquantaine de bourgeois qui baîllaient. Passe encore pour les vers de M. Latour (de St-Ybars), ou la prose de M. Hippolyte Lucas, mais le poète des Messéniennes avait droit à de plus ardentes sympathies. Certes, Monsieur, quoiqu'il puisse convenir à certaines gens d'amoindrir le premier tragique du Théâtre-Français, en faisant sonner à nos oreilles les noms redoutables de Talma et de Lekain, il n'en demeure pas moins assuré que Ligier, cet interprête puissant de notre répertoire moderne, a dû avec raison être douloureusement surpris de tant d'indifférence et de tant d'abandon. Aussi, comme s'il eut voulu se venger noblement, et comme se vengent toujours les vrais artistes, Ligier s'est élevé ce soir-là aux plus magnifiques inspirations de la muse tragique. Livré à lui-même dans une salle à peu près vide, entouré d'acteurs inexpérimentés et maladroits, de ces auxiliaires malencontreux qui feraient siffler le plus admirable chef-d'œuvre, il nous a fait avec un art sans égal passer successivement par les émotions les plus diverses. Vous savez, Monsieur, avec quelle science profonde, quelles études persévérantes, et guidé par les conseils du poète, l'acteur a pris soin de composer le rôle et de rendre la physionomie du personnage dans sa terrible vérité; ce soir-là, comme s'il avait en face de lui ce public du Théâtre-Français qui sait si bien l'écouter et le comprendre, Ligier, a fait de Louis XI le portrait le plus saisissant qui se puisse imaginer, fausse bonhomie, ressentiments implacables et cruels, superstition vulgaire, lâches terreurs en face de la mort, agonie sublime, c'était bien là l'homme qu'a si supérieurement dépeint Philippe de Commines. Malgré tout cela, nous n'étions pas deux cents spectateurs dans toute la salle. Quel temps que celui dans lequel nous vivons! M. Clairville décoré pour tout le mauvais esprit qu'il a répandu sur le théâtre, éclabousserait en carrosse Casimir Delavigne qui irait à pied, si Casimir Delavigne n'était pas mort.

Après tout, pourquoi s'étonner du prodigieux succès de *Gentil Bernard* à Lyon, et par contre du dédain avec lequel le grand art, l'art de bien dire, est traité par le public d'à présent. Est-il possible qu'il en soit autrement, et faut-il attendre autre chose de ceux qui rendent à Mlle Araldi de plus grands honneurs qu'à Mlle Rachel,

qui accablent de louanges ridicules une copie médiocre, et critiquent le modèle. En vérité, Monsieur, je commence à croire que nonobstant la marche progressive du temps, les hommes ne changent pas. Pour moi, les Français de 1846 ne valent pas mieux sous certains rapports que les Romains du siècle d'Auguste, et si le poëte Horace était encore de ce monde, il n'aurait pas tort de nous jeter, à la face, les vers insultants, que nous connaissons tous, *odi profanum vulgus et arceo*.

G.